

A la recherche du Canarien

Lionel Galand

Le 15 septembre 1992, le Musée archéologique de Ténériffe* présentait au public et à la presse, comme une trouvaille faite dans l'île, une pierre en forme d'amande (d'aucuns disent de poisson) et longue d'une trentaine de centimètres, sur laquelle sont gravés des signes aux formes géométriques. Ces signes étaient interprétés comme une inscription libyco-berbère contenant le nom des Zénètes, l'un des groupes berbères signalés au Maghreb par les historiens arabes du Moyen Age. Du coup, la petite pierre devenait la «preuve» de l'origine berbère des populations qui habitaient l'archipel avant la conquête espagnole. Mais bientôt des interrogations se firent jour et des opinions discordantes se manifestèrent, encouragées par le silence qu'on observait sur le lieu et sur le contexte de la découverte. Dix-huit mois après la cérémonie du Musée, la polémique continue, plus vive que jamais, au point que certains parlent d'un faux. Pour mesurer l'émotion causée par la «pierre zénète» et comprendre la résonance d'un événement qui, ailleurs, n'eût pas touché les foules, il faut savoir que le problème des origines agite depuis longtemps non seulement les milieux scientifiques, mais aussi la vie politique des Canaries. Il est de notoriété publique que l'argumentation des partisans de l'indépendance canarienne repose essentiellement sur la «berbéritude» des premiers habitants. C'est là, certes, le cas limite, mais si l'on considère qu'il existe toute une gamme d'opinions sur la question, y compris celle, non moins extrême, qui fait venir les Canariens des pays nordiques, on ne sera pas surpris de voir le débat quitter le plan de la recherche objective. Je me suis trouvé pris bien malgré moi dans le tourbillon, en compagnie de mes collègues Mme J. Drouin et de M. M. Aghali-Zakara, un communiqué de presse ayant déformé dans un sens favorable à la «lecture» de la pierre les réserves strictement techniques que nous avons formulées, ce qui nous a contraints à publier une mise au point. Un chercheur étranger ne doit certainement pas, comme étranger, s'immiscer dans les affaires canariennes, mais il a le droit, comme chercheur, d'examiner les données du problème. L'occasion m'est ainsi offerte d'en présenter aux lecteurs de *Sahara* un bref tableau, qui sera du reste limité aux aspects linguistiques, étant bien entendu que plusieurs autres disciplines auraient aussi leur mot à dire.

Le nom de «guanche» ne s'appliquant proprement qu'à ce qui touche Ténériffe, appelons «canarien», par commodité, la langue ou les langues que parlaient les habitants des îles au XVe siècle, lors de la conquête espagnole (il faudrait naturellement affiner le terme si l'on découvrait qu'il recouvre en réalité non pas une, mais plusieurs langues). Le canarien s'est éteint après la conquête et la seule langue de l'archipel est depuis longtemps l'espagnol. On possède cependant divers témoignages de l'état linguistique antérieur.

L'espagnol des îles

Ces témoignages, on les cherche d'abord dans les particularités de l'espagnol insulaire ou, plus précisément, dans celles qui peuvent être attribuées au substrat canarien, qu'elles touchent la phonétique, la grammaire ou le vocabulaire. Elles sont difficiles à déceler car elles se mêlent à d'autres traits régionaux dont l'explication doit être cherchée ailleurs, dans la péninsule ibérique ou même en Amérique. L'espagnol des Canaries a fait l'objet de nombreux travaux dont un remarquable panorama a été tracé par Mme C. Díaz Alayón (1990). On ne peut cependant attendre de cette approche très indirecte qu'elle éclaire beaucoup le canarien, d'autant que l'influence du substrat est tenue par les spécialistes pour «faible et partielle» (Almeida et Díaz Alayón, 1988: 156). Beaucoup de toponymes sont également les épaves

d'un état de langue antérieur, mais on sait combien leur exploitation est difficile et aléatoire.

Auteurs et voyageurs des siècles passés

Un autre groupe de données paraît d'emblée plus immédiatement prometteur: ce sont les éléments de canarien transcrits par un certain nombre d'auteurs européens, contemporains de la conquête ou assez proches d'elle pour avoir recueilli des informations sur le langage des îles: vocabulaire, mais aussi courtes phrases et même un poème. L'examen de ces documents a permis à Wölfel (1965) de réunir un abondant matériel, qui ne fut publié qu'après sa mort et sous forme inachevée. Les auteurs en question n'étaient pas des phonéticiens et ils ont noté le canarien tant bien que mal, en fonction des habitudes graphiques de leur langue (espagnol, portugais, italien, français, anglais) et de leur époque, si bien que leurs graphies doivent être soumises à une critique attentive. Certains mots orientent vers le berbère, comme *tahatan* 'brebis' (berb. *tihattin*, *tattn*), *irichen* 'blé' (berb. *irdn*), *azuquahe* 'noir', 'brun' (berb. *azeggagh* 'rouge', mais aussi 'brun rouge'). Encore faut-il tenir compte de la présence aux Canaries et au Maghreb de termes qui n'appartiennent pas spécifiquement au berbère, comme *salema* 'variété de poisson' (berb. *aslm* 'poisson', mais aussi latin *salmo* 'saumon'). Mais beaucoup de mots ne se laissent rattacher au berbère qu'au prix d'acrobaties phonétiques ou même ne se prêtent à aucun rapprochement. Si maintenant l'on recherche les éléments grammaticaux, on citera le *t-* des féminins berbères, bien connu mais à manier avec prudence (Galand, 1989). Je n'ai trouvé dans le petit poème canarien qui nous a été transmis aucun des indices pronominaux ou verbaux qu'on attend de tout parler berbère (Galand, 1988). Au total, les listes de Wölfel ne donnent pas au berbésisant cette impression de «déjà vu» que produisent d'autres listes, moins anciennes il est vrai, établies au Maghreb par des curieux comme Louis de Chénier, consul de France au Maroc de 1767 à 1782. S'il paraît donc légitime et raisonnable de rapprocher le canarien du berbère, comme on est incité à le faire par la situation géographique des îles et par le résultat de diverses recherches archéologiques, il est pour le moins prématuré de conclure à une identité pure et simple.

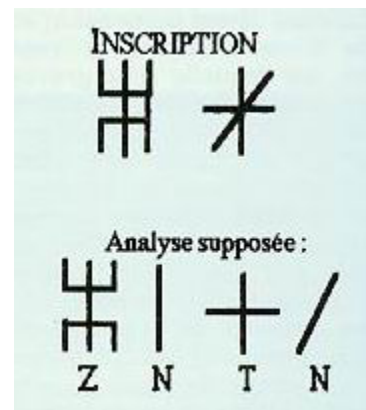
Les inscriptions

Une troisième source d'informations s'offre à nous: de nombreuses inscriptions, gravées au trait ou au pointillé sur les rochers ou à l'entrée des grottes, constituent autant de messages directs d'avant l'hispanisation. Elles voisinent parfois avec des gravures: cercles, images de pieds, etc. auxquelles elles peuvent être associées. Plusieurs types d'écriture sont présents. Wölfel (1940: 304 et suiv.) parlait d'idéogrammes (Sinnschrift) et aussi d'écriture Crétoise. Une écriture fort remarquable, attestée surtout dans les îles orientales, Lanzarote et Fuerteventura, est comparée à l'écriture punique par Ulbrich, qui s'était d'abord tourné vers l'ibérique (1990), et aux graffiti de Pompéi par Pichler (1992) (on attend d'autres publications de ces deux auteurs). Mais le groupe auquel je m'arrêterai est celui des inscriptions qui, par la forme et la disposition des lettres, ressortissent à l'épigraphie libyco-berbère. Presque toutes figurent sur des parois rocheuses. Une seule apparaît sur une planche funéraire ('chajasco') trouvée dans l'île de Fer (Diego Cuscoy et Galand, 1975). J'ai souligné, dans *Sahara* (1991), les difficultés qu'on éprouve à déchiffrer les inscriptions continentales, même dans les cas, privilégiés mais minoritaires, où l'on connaît à la fois la langue et l'alphabet, c'est-à-dire la valeur phonétique des signes. Ces difficultés tiennent à la technique même de l'écriture, qui ne sépare pas les mots, omet la plupart des voyelles, confond les consonnes simples et les géminées (ou tendues), etc. Aussi n'est-il pas surprenant qu'aucune inscription canarienne n'ait pu faire l'objet d'une traduction sérieuse: on ignore ici non seulement la valeur des lettres, qui ne peut être que supposée, mais l'identité de la langue. L'emploi de l'écriture libyco-berbère ne prouve pas qu'il s'agisse de berbère et l'on sait qu'en Afrique même il est fort difficile de remonter du berbère au libyque ancien. Circonstance aggravante, l'âge des inscriptions est inconnu et par conséquent leur relation avec les restes linguistiques recueillis dans les *Monumenta linguæ Canariae* demeure obscure. Le doute va plus loin: qui a gravé ces textes? Je pense que leur nombre et leur emplacement incitent à les attribuer aux habitants, mais certains auteurs tiennent pour des gens de passage. Devant tant d'inconnues, la tâche la plus

urgente est, tout comme en Afrique, de procéder à la collecte, à la description et au classement des documents. C'est ce qu'a compris Mme R. Springer, dont la thèse de doctorat (La Laguna), en voie d'achèvement, sera une étude comparative des caractères d'écriture relevés sur le continent et dans l'archipel.

La pierre «zénète»

Authentique ou non, c'est dans cette mare d'incertitudes qu'est tombée la «pierre zénète». Les deux signes qu'elle porte sont reproduits ici d'après l'une des innombrables illustrations parues dans la presse; certains croquis placent un point sous le signe de droite, mais il est douteux que ce point soit intentionnel et, de toute façon, sa prise en compte ne modifierait pas les observations qui suivent. La «lecture» généralement proposée va de gauche à droite, mais il ne faut pas oublier que l'écriture libyco-berbère permettrait une lecture de droite à gauche ou encore une disposition verticale, de bas en haut ou de haut en bas. Aucun des deux signes considérés n'est attesté sur le continent. Si l'on invoque une écriture libyco-berbère, force est donc de supposer qu'on est en présence de lettres nouvelles ou bien de «ligatures» qui fondent deux lettres en un signe unique: ce fut la solution choisie pour la présentation du document et l'on vit dans le signe de gauche la combinaison de deux lettres auxquelles certains alphabets touaregs donnent aujourd'hui les valeurs Z et N, tandis que le signe de droite était analysé, de la même manière, comme une croix (notant T) associée à la barre qui note N. La consonne finale, qui semble avoir été d'abord négligée, pourrait être sauvée par un rapprochement avec l'indice berbère -n de pluriel et l'on lirait ainsi ZNT(N) «Zénètes». Mais de nouveau on se heurte au fait qu'aucune des deux ligatures supposées n'a été observée sur le continent: il faudrait donc admettre que, sur ce point, les Canaries ont innové. Et ce n'est pas tout: l'écriture touarègue ne recourt au procédé de la ligature (non attesté en libyque) que pour représenter des groupes de consonnes, c'est-à-dire des consonnes qu'aucune voyelle ne vient séparer dans la prononciation, ce qui n'est le cas ni dans *Zanata* ni dans les variantes éventuelles. On serait donc une fois encore en présence d'une particularité. Ainsi, à peine a-t-on fait appel aux alphabets libyco-berbères qu'on est contraint d'admettre une cascade d'exceptions. Voilà qui devrait faire hésiter, même si l'isolement des îles peut justifier beaucoup de choses. Encore ces réserves d'ordre purement épigraphique laissent-elles de côté la question naïve et fondamentale, que personne apparemment n'a posée: à supposer que le nom des Zénètes fût bien là, que pourrait-on conclure d'une inscription limitée à un mot?



Aux toutes dernières nouvelles (*El Día* du 29 mars 1994), M.R. Muñoz Jiménez propose d'attribuer une valeur magique aux deux signes, qu'il retrouve dans un manuscrit de la province de Saragosse. Il y a là une voie intéressante, qui a le mérite de hisser le débat sur le plan de la recherche. Attendons le livre annoncé. Le brouillage volontaire de l'écriture, parfois pratiqué par les Touaregs, rendrait compte des multiples dérogations aux normes. M. Muñoz rappelle qu'un talisman malmène l'ordre des lettres et les ligatures pour que la lecture ne soit possible qu'au destinataire, génie ou dieu. N'étant ni l'un ni l'autre, je cède la place à plus compétent.

* *Orthographe française. Tenerife en espagnol.*

Références

ALMEIDA M. ET C. DÍAZ ALAYÓN, 1988. *El español de Canarias. Santa Cruz de Tenerife.* 236 p

- DÍAZ ALAYÓN C., 1990. Los estudios del español en Canarias. *Estudios filológicos* (Valdivia, Chili), 25: 17-37.
- DIEGO CUSCOY L. ET L. GALAND, 1975. Nouveaux documents des Iles Canaries. *L'Anthropologie*, 79/1: 5-37.
- GALAND L., 1988. Berberisch: der Schlüssel zum Altkanarischen? *Almogaren*, 18-19, 1987-88 (1989), 7-16 (trad. en espagnol par C. Díaz Alayón dans *Rev. de Filologia*, La Laguna, 10, 1991: 185-193).
- GALAND L., 1989. T(h) in Libyan and Canarian Place-Names. *Almogaren*, 20/1, 1989 (1990): 32-41 (trad. en espagnol par C. Díaz Alayón dans *Tabona*, La Laguna, VIII, I, 1992-93:139-143).
- PICHLER W., 1992. Die Schrift der Ostinseln. Corpus der Inschriften auf Fuerteventura. *Almogaren*, 23/1992 (1993): 313-453.
- ULBRICH H.-J., 1990. Felsbildforschung auf Lanzarote. *Almogaren*, 21/2, Hallein, 319 p.
- WÖLFEL D.-J., 1940. *Die kanarischen Inseln und ihre Urbewohner* (édition de L. Torriani). Leipzig: Köhler Verlag. Réimpr. Hallein: Burgfried Verlag, 1979, XXIV et 323 p., XVII ill.
- WÖLFEL D.-J., 1965. *Monumenta linguæ Canariæ*. Graz: Akad. Druck-u. Verlagsanstalt, 1965, XVIII et 928 p., cartes.